

LES AVENTURES D'ACE BURTON

LE LIVRE D'AGARAY

Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

« Et la légende dit que si Ace Burton avait eu le Saint-Graal devant lui, il s'en serait servi pour boire son café... »

Antoine Bourdon (alias *Ace Burton, private eye*) redressa les épaules et lança un profond regard vers le lointain en repliant méthodiquement son journal. Le lointain était très exactement situé à quarante-cinq centimètres de lui et était constitué d'une pile de dossiers à l'équilibre précaire. Sur la pochette jaune au sommet se trouvait un vieux post-it poussiéreux sur lequel était marqué au feutre noir « affaires en cours ». Ce post-it n'était qu'une petite parcelle d'amusement pour la poussière qui avait trouvé chez le détective un véritable sanctuaire de paix et de recueillement depuis le départ de sa femme de ménage.

En vidant son troisième verre de scotch de la journée, Ace se sentit puissant : enfin il était cité dans un grand quotidien ! Même s'il aurait préféré qu'on relate l'un de ses cinquante-et-un succès plutôt que l'affaire du collier de la comtesse (où il avait sincèrement cru au moment où il sautait à pieds joints dessus que le collier de perles retrouvé par le majordome n'était qu'une pâle copie de verre), il ne s'en sentait pas moins peu fier. Sa célébrité apporterait sa clientèle et vice-versa. Bref, il allait devenir riche, célèbre, pourrait acheter tous les disques de Duke Ellington et éventuellement réembaucher une nouvelle femme de ménage (comment s'appelait l'ancienne déjà ? Ace n'avait jamais eu la mémoire des noms mais était parfaitement physionomiste. Il se rappelait notamment que ses cheveux étaient foncés). Son réveil matinal (neuf heures) n'avait pas été vain : l'article le citait – et en gros titre ! Il était de bonne humeur pour la semaine. Pour fêter ça, en attendant une nouvelle enquête plus intéressante que celles du « lointain », il alla se recoucher.

Gillian n'avait pas bien dormi... Était-ce dû à son licenciement de l'avant-veille ou plutôt à la flamme de l'amour qui s'était allumée entre sa femme et son frère ? Il n'aurait su le dire. Et il s'en moquait car il avait bien plus urgent à faire, notamment quitter les lieux avant onze heures.

Par chance, deux sympathiques et costauds gaillards débarquèrent à l'improviste et déménagèrent tous ses meubles pour le compte d'un jeune mais prometteur mafieux, rencontré la veille lors d'un ruineux tournoi d'un nouveau jeu où Gillian avait accumulé, dans l'arrière-salle enfumée d'un tripot sordide grouillant de dealers et autres pin-up blondes déboussolées, suffisamment de dettes pour permettre à son créancier de s'offrir deux ou trois villes de la taille de San Francisco et se permettre d'y abolir tout impôt durant les trois prochaines décennies.

Autant dire que les meubles de Gillian se révélaient insuffisants.

Le déménagement terminé, Gillian subit quelques arguments pour l'inciter à finir de rembourser sa dette au plus vite. Après avoir rapidement déterminé que la dernière

mensualité devrait être payée (hors intérêts) par son arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petit-fils (avec une moyenne chanceuse d'un jackpot au loto toutes les trois générations), Gillian décida de se payer un aller simple pour la Patagonie (à 10 euros, il n'avait de toute façon pas assez pour se payer le retour – et n'en avait pas l'intention).

Et c'est ainsi qu'il se trouva le soir même à bord d'un charter pour l'Amérique du Sud, à côté de Jules (ex-assassin de Strawberry Street reconverti dans le trafic de cacahuètes sans sel).

Jules avait bien dormi. Était-ce dû à son compte en banque, poussant comme des boutons sur le visage juvénile d'un adolescent, ou plutôt à ce médaillon en or qu'il avait trouvé sur son siège en s'installant ? Il n'aurait su le dire. Et il s'en moquait car, de toute façon, sa vie était bien trop parfaite pour s'embêter avec ce genre de menus détails.

Le médaillon était assez énorme et puisqu'il traînait encore sur le siège lorsqu'il était monté, ça en disait long sur le nettoyage à bord effectué entre deux vols. Il représentait un singe à trois têtes et huit bras, semblait assez ancien, était assez mystérieusement percé de quatre trous contenant chacun un petit diamant, et était sans aucun doute en or (Jules avait eu assez de lingots en main pour savoir reconnaître l'or – tout comme il savait déterminer la provenance d'une cacahuète au bruit qu'elle faisait lorsqu'il la faisait rouler à l'intérieur de son auriculaire). Bref, Jules aurait pu réserver l'avion pour lui tout seul rien qu'en revendant son nouveau porte-bonheur.

Et se serait ainsi retrouvé dix minutes plus tard avec une épave sur les bras.

Lorsque Gillian se releva après l'accident, la deuxième chose qu'il fit fut de se relever (la première ayant été de chuter sur le cadavre de son voisin). Il jeta un rapide coup d'œil, se rappela de sa voisine aux cours de secourisme, se rappela qu'à cause d'elle il n'avait aucune notion de soin d'urgence et décida donc de sortir au plus vite prévenir des personnes compétentes.

Il va de soi qu'à aucun moment de la commande, lors de l'achat de son pantalon sur internet, Gillian n'avait pensé qu'un jour, un médaillon avide de retrouver son créateur aurait pu spontanément bondir dans une de ses nombreuses poches à l'insu de son plein gré. Sinon, il se serait bien gardé d'opter pour ce modèle.

Lorsque son estomac le réveilla aux alentours de midi, Ace eut la désagréable surprise de constater qu'une vingtaine d'enveloppes traînaient sur le sol face à sa porte d'entrée. Il lui fallut quelques minutes avant de se rappeler qu'il était désormais célèbre. Il lui fallut ensuite quelques autres minutes pour constater que la plupart des courriers n'étaient pas des courriers-affaires mais des courriers à verre.

Trois enveloppes émergeaient du lot. Dans l'une d'entre elle se trouvait une fourchette. En soi, ça suffisait pour émerger de n'importe quel lot. Dans la deuxième, Ace apprit qu'Ushuaïa n'était pas seulement une émission de télé mais également une ville de la Terre de Feu où il

avait gagné un voyage. Bien qu'il ne se rappelait avoir rempli aucun coupon de jeu sur du déodorant, ni même d'ailleurs avoir eu recours à cette luxueuse toilette depuis son dernier rencard (au siècle précédent) (au sens propre), Ace dut reconnaître que c'était une foutue bonne surprise. Sans doute quelqu'un l'avait rempli à son nom pour se donner des chances supplémentaires ; il se garderait donc bien de crier sur les toits sur départ futur. La troisième enveloppe, enfin, contenait un message : « Les trois réunis, et le feu jaillit ». Bien qu'elle émergeait vraisemblablement du lot, elle finit comme les autres (et comme la fourchette) à la poubelle.

Gillian avait été recueilli par un brave paysan qui avait d'abord vaguement vérifié que plus personne n'était en vie avant de profiter de l'absence d'autorité locale pour dépouiller l'avion au peigne fin. Il repartit ensuite avec le rescapé vers sa ferme grottesque (littéralement en forme de grotte) et quelques sacs au contenu relativement enrichissant.

Le voyage d'Ace se passa sans encombre. Certes il n'aimait pas particulièrement l'avion et il avait donc passé la moitié du trajet à suer et l'autre moitié à demander à une des hôtesse de l'air de lui tenir compagnie pendant ses derniers instants (en vain) ; mais mis à part cela le trajet jusqu'à Ushuaïa se déroula sans incident majeur. (Et bien évidemment, il ne savait pas que dans son sac se trouvait la fourchette qu'il croyait avoir laissée au fin fond de sa poubelle...)

Gillian but d'abord sa tasse de thé de l'après-midi. Puis se rendant compte qu'il avait totalement oublié de décaler l'heure de sa montre, il but sa tasse de thé du matin. Et après tout ce thé, tout échange de paroles, toute conversation qu'il put avoir avec le paysan se traduisait invariablement dans son cerveau par cette pensée : « je vais me pisser dessus ».

Ace fut accueilli par un représentant d'Ushuaïa. Un type qui sentait vraiment bon. Après quelques félicitations d'usage, il l'amena dans un jeep et tous deux quittèrent la ville.

Gillian avait enfin trouvé une manière convenable, respectueuse et flegmatique de demander où se trouvaient les toilettes.

Malheureusement, à peine sa bouche entr'ouverte, quelqu'un frappa à la porte. Le paysan alla ouvrir à un type (qui sentait vraiment bon) accompagné d'un étrange touriste avec un Minolta pendu au cou. Visiblement, il ne savait pas trop ce qu'il faisait là...

Ace ne comprenait pas trop ce qu'il faisait là. Normalement, une première journée touristique est faite pour débarquer, ranger ses affaires à l'hôtel, prendre deux-trois photos, boire un verre sur une terrasse, s'installer à la table d'un bon restaurant et dormir – mais jamais, jamais visiter de grotte fermesque (littéralement en forme de ferme). C'était plutôt réservé à la troisième ou quatrième journée, une fois détendu et reposé du vol. Zut à la fin, il était

fatigué et n'avait pas trop envie de dormir sur la paille sur laquelle, financièrement, il vivait déjà en permanence.

Tandis qu'Ace dévisageait Gillian en train de se dandiner sur sa chaise, le paysan proposa à ses invités de prendre l'apéritif et des cacahuètes afin d'être pleinement disponibles pour des explications. Ne comprenant pas beaucoup plus la situation qu'un lapin ne comprend une conférence d'astrophysique, ils acceptèrent avec joie.

- Bien, vous vous avez la serrure j'ai vu. Quant à vous, demanda le représentant Ushuaïa à Ace, dont le verre se remplissait sans qu'il ne manifeste aucun signe d'arrêt, j'imagine que vous avez la clé...
- Quelle clé ? répondit Ace.

Le paysan l'avait regardé avec insistance mais avait finalement préféré s'arrêter plutôt que de faire déborder le verre.

- La clé... La clé d'Agaray, celle qu'on a envoyé et qui, vraisemblablement pour des raisons que j'ai beaucoup de mal à saisir, vous a choisi...
- Une clé m'a choisi ? demanda Ace sans vraiment s'intéresser au problème (son verre lui hurlait « Santé ! »)
- Oui, la clé vous a choisi, répéta le représentant, irrité. Pourquoi croyez-vous qu'on vous a envoyé un billet d'avion ?
- Parce que j'ai gagné un concours Ushuaïa.
- Bien sûr que non. Tout ce qu'on voulait, c'était vous ramener, la clé et son élu... Vous ! ajouta-t-il pour capter l'attention de son interlocuteur.
- Ah ok. Et, ajouta-t-il en lançant au fond de sa bouche une poignée de cacahuètes, elle ouvre quoi ?
- La serrure de...
- Eh mais ! l'interrompit soudainement Ace.

Tous les trois se retournèrent vers lui. Il semblait avoir enfin compris l'étendu du problème et les conséquences de sa légèreté.

- Elles sont sans sel ces cacahuètes !
- Ah ? fit le paysan. Excusez-moi, c'est un nouveau paquet.
- Alors, la clé ? Où est-elle ? s'impatientait le représentant.

- Mais quelle clé à la f... ? Ah ! Vous voulez parler de cette fourchette, c'est ça ?
- Oui ! Vous l'avez avec vous ?
- Bien sûr que non, je l'ai mise à la poubelle, pourquoi ? C'est important ?
- QUOI ! hurla le type en costume en se levant.

Le paysan s'approcha de lui et lui agrippa le poignet.

- Calme-toi. Bien sûr qu'elle est avec lui.
- Ah non, non ! Je vous promets que...

Avant qu'Ace n'eût le temps d'ajouter un mot, un éclair argenté transperça son sac depuis l'intérieur. Gillian hurla. La fourchette, dont il était certainement question depuis quelques minutes et qui était censée se trouver au fin fond d'une poubelle du vieux continent, venait de se planter dans sa cuisse. Mais s'il hurlait, c'était finalement plus à cause de son sens de l'observation que de sa sensibilité. En réalité, il ne sentait étrangement rien. C'est à ce moment qu'il se rendit compte qu'il avait dans sa poche le médaillon de son voisin d'avion...

- La clé, et la serrure d'Agaray, murmura le paysan d'un air tout à fait mystique.
- Comment saviez-vous qu'elle était sur lui ?
- La clé cherche la serrure et rien ne peut l'empêcher de la retrouver.

Gillian et Ace acquiescèrent de la tête mais ne comprenaient en réalité toujours pas beaucoup plus que le fameux lapin dont il était question précédemment.

- Et maintenant, suivez-moi.

Le paysan sortit et les trois le suivirent. Il décrocha son linge.

- J'ai un peu peur qu'il se mette à pleuvoir quand on sera au temple.

Ils rentrèrent ensuite et descendirent vers ce qui devait être la cave. Ace se demanda enfin ce que pouvait ouvrir la fourchette-clé. Après tout, elle avait rencontré le médaillon-serrure et rien ne s'était produit. Il fit part de ses pensées aux autres. Toujours irrité, le représentant lui

répondit qu'une clé n'est utile à une serrure que si celle-ci est sur sa porte. Ace, pas très bricoleur, accepta cette explication. Pendant ce temps, ils étaient toujours dans le long couloir humide de la cave, sous la maison du paysan. Après dix minutes de marche entre les bougies vacillantes (qui devaient lui coûter la peau de la tête – ou les yeux des fesses), ils arrivèrent enfin dans une grande salle ronde remplie d'étagères croulant sous le poids de livres poussiéreux. Ace Burton se sentait de retour chez lui.

Au centre de la pièce, un pentacle avait été tracé et les cinq personnes encapuchonnées qui se tenaient sur chacune des branches n'étaient pas sans rappeler à Ace la secte de Kih-Oskh, à laquelle avait eu affaire Tintin dans... quel album déjà ? Après avoir fait enfiler aux quatre arrivants des tenues cérémonielles en psalmodiant « Agaray va nous livrer son secret », les hommes reprirent leur place sur le pentacle. Au cœur de celui-ci, ils découvrirent en s'approchant un énorme livre qui semblait prêt à tout moment à tomber en poussières. Gillian remarqua sur la pochette un étrange symbole de singe transgénique.

- C'est ça, vous avez compris, Gillian, lui murmura à l'oreille le paysan. C'est la porte.
- Et que se passera-t-il lorsqu'on l'ouvrira ?
- C'est une longue histoire. Lisez plutôt le mode d'emploi...

Et le paysan désigna une feuille jaunie par le temps à côté de l'énorme livre :

« Mode d'emploi du livre d'Agaray – Deux innocents choisis du vieux continent, au printemps dans mille et neuf ans, planteront les dents dans les trous de diamants. Alors je me fendrai et, à mes descendants, révélerai le plus grand des secrets de tous les temps. »

Gillian eut un air surpris en lisant ces trois premières lignes (le papier était bien plus long mais le reste était essentiellement axé vers des remarques sur le temps qu'il faisait, la philosophie de l'époque, le plat préféré d'Agaray et autres remarques diverses). Ace fit remarquer que ce n'était pas très bien écrit. Le paysan félicita un des hommes encapuchonnés pour avoir su envoûter clé et serrure (« les faire revenir avec leur innocent du vieux continent, c'est du très beau travail »). Un bruit métallique résonna dans la salle : quelqu'un venait d'entrer à l'autre bout du tunnel et serait là dans environ dix minutes. Alors ce fut la panique...

Il y avait d'une part Gillian qui n'acceptait pas de faire n'importe quoi – les prophéties sont parfois plus dangereuses qu'on ne le pense – d'autre part les descendants d'Agaray qui psalmodiaient de plus en plus nerveusement, encore d'autre part le paysan qui forçait la main à Gillian et enfin, au milieu de ce tohu-bohu, le représentant qui essayait de convaincre Ace qui, lui, se sentait proche de la révélation. « Oui, oui » répondit-il lorsque l'autre lui demandait s'il allait se décider à mettre la clé. Pendant ce temps, des bruits de pas de course se rapprochaient. Ils n'avaient plus dix minutes mais peut-être cinq...

Alors, Gillian, tout de même intéressé par le plus grand des secrets de tous les temps, plaça le médaillon à l'endroit prévu sur la couverture (la main quelque peu appuyée par le paysan). Les cinq descendants se remirent sur leur branche du pentacle. Et le représentant

accompagna Ace jusqu'au livre d'Agaray. Il fourra la main dans sa poche et fit une grimace. La fourchette n'y était plus !

Il la retrouva finalement dans l'autre poche et huit soupirs résonnèrent en chœur. Ace tenait maintenant la fourchette à quelques centimètres de la serrure quand soudain, il eut enfin la révélation qu'il attendait.

- Je sais ! s'exclama-t-il. C'est « Tintin et les cigares du pharaon ».
- Bon, ça suffit maintenant ! s'énerva le représentant Ushuaïa en lui pressant la main.

La clé-fourchette venait de toucher la serrure-médaille dans sa porte-livre. Alors la porte s'ouvrit, comme si un courant d'air l'agitait de l'intérieur.

Les bruits dans le couloir se faisaient de plus en plus proches ; il ne leur restait qu'une ou deux minutes. « Quel est le secret ? Vite, c'est urgent, Agaray, vous avons attendu depuis mille et neuf ans et maintenant... » Le paysan s'interrompit car une voix mélodieuse et discrète s'échappait du livre.

« Le secret est page deux mille cinq cent une, entre la seizième et la dix-septième ligne... »

Dans un nuage de poussières, le livre se referma aussi sèchement qu'il s'était ouvert harmonieusement car de mauvaises ondes venaient d'entrer sous la forme de policiers d'Interpol.

- Plus un cheste, vous êtes cherné ! hurla le chef.

Tous levèrent les bras mais ne voyaient rien. Le livre avait soulevé un nuage de poussières de plus de six mille pages.

- Lequel est Terry Agaray ? hurla toujours le chef.
- C'est – eurf, eurf – c'est moi, répondit le paysan en s'approchant.
- Parfait. Tu es en état d'arrestation Jules.
- Quoi ?
- Pour les treize meurtres de Strawberry Street et trafic de cacahuètes. Inutile de nier, on a retrouvé un sac chez toi.
- Mais je l'ai volé ! protesta l'accusé.
- Vol en plus ! Bravo, tu aggraves ton cas. Tu ne veux pas essayer de nous corrompre par hasard ?
- Je n'ai rien à voir là-dedans !

- Laisse tomber, on te suit à la trace depuis presque dix ans. On a suivi une piste qui nous a menés en Patagonie. On t'attendait là-bas, quand on a appris que l'avion, dans lequel tu étais censé être, s'était écrasé en Terre de Feu. Alors, tu penses bien, on s'est précipité en espérant que tu serais vivant pour pouvoir te coffrer ! Arrivé sur les lieux, c'était un sacré foutoir, mais on a vite fait de découvrir tes traces de pas qui se dirigeaient vers cette maison où tu avais tout prévu : fausse identité sous le nom de Terry et tout ça... C'était bien joué, mais on n'est pas stupide. On savait pour ton trafic de cacahuètes, alors quand on a découvert le sac chez toi, ça ne faisait plus aucun doute... Tu es en état d'arrestation Jules et tout ce que tu diras sera, d'une façon ou d'une autre, retenu contre toi.

Quelques vaines protestations plus tard, le paysan était menotté et embarqué. Quant aux « autres zigotos », le chef leur hurla qu'ils feraient mieux de se disperser avant qu'il n'appelle la police locale. Après avoir jeté un dernier coup d'œil au livre qui était sans aucun doute possible détruit de la première à la dernière page, Gillian ne put s'empêcher de poser au paysan la question qui le taraudait.

- Si le secret était dans le livre, page deux mille cinq cent une, vous avez dû le lire, alors dites-le moi !
- Bien sûr que non. Personne ici n'a jamais lu un livre aussi gros, c'est de la folie. On attendait qu'Agaray nous révèle la bonne page, c'était bien plus rapide.
- Vous voulez dire que vous avez gardé le secret pendant un millénaire sans jamais chercher à le découvrir ?
- On a cherché au début. Mais comme disait votre compatriote, c'est tellement mal écrit que nous n'avons jamais pu passer la page huit. Maintenant tout est fini ! Le secret est perdu...

Et sous le regard d'incompréhension de Gillian, le paysan fut embarqué par le chef d'Interpol qui hurlait.

Ace, quant à lui, prenait en photo la scène à l'aide de son Minolta. Quel dommage pour le secret, ça avait l'air si important... Aussi, quelle idée stupide de le mettre en un endroit aussi fragile qu'un livre ! S'il avait été à la place d'Agaray, il l'aurait mis... Il jeta un rapide coup d'œil vers le livre et sourit. Il était vraiment excellent dans son domaine.

Ace rangea son Minolta et s'apprêta à sortir. Soudain, il se retourna vers celui qui l'avait amené ici, et avec un sourire entendu lui dit : « vous n'êtes pas réellement représentant pour Ushuaïa, n'est-ce pas ? » L'autre ne lui répondit pas (probablement honteux d'avoir été démasqué, jugea le détective). Enfin, Ace Burton allait pouvoir profiter de ses vacances méritées. Le paysage avait l'air joli d'après le peu qu'il avait pu voir de l'extérieur. Et surtout, il avait déjà trois souvenirs à ramener de Terre de Feu : une fourchette, un médaillon avec un singe transgénique, et le mode d'emploi du livre d'Agaray, sur lequel il avait été le seul à remarquer le numéro de bas de page « 2501 »...

Quelle ligne déjà ?